

# C'était un matin dans une Midafa,

une salle de réception dans la maison de Hassan Ali Matsalha, au village de Kara. Les hommes, installés sur des nattes s'échauffaient, et le ton montait entre le jeune Hassan Matsalha et son père.

« Les Palestiniens n'ont fait qu'échouer, disait ce dernier, et ils vont encore perdre beaucoup pendant l'Intifada », tandis que son fils bondissant de sa place et le visage grave, lui rétorquait : « Qu'est-ce que c'est qu'une perte économique ? Maintenant, il y a une culture là-bas... il y a des valeurs... et il n'y a ni crime ni drogue. »

Le père, allongé confortablement sur un mince matelas, un coussinet brodé sous l'avant-bras, d'un geste de la main annula les propos de son fils, tandis qu'un autre vieillard, Paami, penché sur moi, dit dans le brouhaha général : « Les Palestiniens auront un Etat, mais nous, on a raté le coche... »

Alors que je prenais cela en note, les vitres de la grande pièce se mirent subitement à trembler à cause d'un « bang » supersonique. Soudain, je vis leurs regards se chercher, traversés d'une expression que je n'avais jamais rencontrée. « Ce n'est

---

*NDLR. Ce récit est un extrait de Sleeping on a Wire, à paraître bientôt en français aux éditions du Seuil.*

qu'un avion », dis-je à l'homme assis à mes côtés pour le rassurer, comme on se le dit les uns les autres, à Jérusalem, lors d'une violente explosion.

« Je sais, répondit l'homme calmement. Il va sûrement au Liban. »

Je voulus lui poser une autre question, mais le tumulte reprit avec la discussion entre le vieux père et son fils en colère, puis j'oubliai cet instant.

A Beït-Hanina, au nord de Jérusalem, dans un petit appartement envahi de plantes en boutons, Adel Mana du village de Madgd El-Krum me raconta l'histoire de son enfance, et la mémoire me revint alors.

C'était une longue et terrible histoire. Le village s'était opposé à l'armée israélienne en 1948 et, après l'occupation du village, l'armée avait rassemblé les habitants sur la place centrale. D'après le récit d'Adel Mana, les soldats tirèrent sur quatre hommes qui avaient pris part au combat. Ils firent monter quelques centaines de villageois dans des autobus, les conduisirent jusqu'à Waddi Ara, puis les firent descendre dans un endroit inconnu en pleine nuit et leur dirent : « Allez vers l'est. Si quelqu'un revient, on lui tire dessus. » Mana n'était lui-même qu'un bébé. Avec ses parents, ces errances le menèrent à Sichem, en Jordanie, en Syrie, puis au Liban où déjà remontent ses premiers souvenirs : le camp de réfugiés, d'autres membres de sa famille qui vinrent les rejoindre, son père qui traversait clandestinement la frontière israélienne pour percevoir de l'argent de sa grand-mère et de ses sœurs restées à Madgd El-Krum, ou encore la moisson et la récolte des olives durant l'été, lorsqu'il s'infiltrait pour les aider.

« Au début de 1951, nous avons "immigré" en Israël, raconta-t-il, nous avons été des "immigrants clandestins", comme vous dites. Nous sommes venus en bateau de Tyr à Saint-Jean-d'Acre avec d'autres familles du village. Mon oncle, le frère de mon père, a hésité à se joindre à nous. Il voulait retourner au village, mais il avait peur de ce que lui feraient les Israéliens. Il avait peur aussi, car beaucoup de gens se faisaient tuer lorsqu'ils tentaient de traverser la frontière. Alors, lorsqu'on

est partis, il est resté à Ein El-Hilweh.

— Et que lui est-il arrivé depuis ?

— Il s'est marié et il a fondé une famille là-bas. A deux reprises, nous avons demandé à l'armée qu'il vienne nous rendre visite, et on a obtenu une autorisation. La dernière fois, c'était en 1982. Après cela, ils n'ont plus permis qu'il vienne. Aujourd'hui, nous réussissons à peine à garder le contact avec lui. Lorsque c'est possible, on lui fait parvenir des lettres. C'est tout. Lorsqu'on entend que l'armée a bombardé le Liban, la première des choses à laquelle on pense, c'est à lui et à ses fils. »

C'est ainsi, plusieurs semaines après, que j'ai enfin saisi l'expression que j'avais rencontrée dans le regard des hommes allongés sur les nattes de la Midafa. (...)

Je savais dire aussi bien que tout le monde que les Arabes d'Israël ont des liens étendus avec les Palestiniens des territoires et des pays arabes. (...) Mais c'est seulement après avoir surpris de légers soupirs et avoir vu des visages se défaire lors du passage d'un avion que je ressentis cela pour la première fois, de façon irréfutable. De tels instants se répétèrent encore et encore... Que d'occasions de rendre l'âme, jusqu'à ce qu'on sache avec exactitude qui se cache derrière les noms énoncés laconiquement à la radio, de ceux qui ont été tués ou blessés lors de « troubles de l'ordre public » à Djenin ou à Ramallah. Et que leur vient-il alors à l'esprit lorsqu'il est dit que « tous nos avions sont rentrés sans encombre » ? (...)

Et lorsque, enfin... on réalise à quel point les Palestiniens en Israël et dans les territoires forment, sur plusieurs points, un seul corps vivant, vient alors la question de savoir d'où les Arabes d'Israël puisent les forces de retenue nécessaires pour continuer à se maîtriser. Cette interrogation engendre immédiatement la stupeur : trouvent-ils leur compte dans le sens à donner à cette réserve, et dans celui concernant leur implication dans la routine quotidienne en Israël ? Comment, par quels mots, justifient-ils eux-mêmes le fait qu'eux, des centaines de milliers de citoyens fidèles, financent, par leurs impôts, cet avion et les bombes qu'il traîne derrière lui...? » (...)

Azmi Bechara est de Nazareth, il dirige le département de philosophie de l'université de Bir-Zeit.

« Je pense qu'entre le nationalisme palestinien et le misérable opportunisme des chefs du conseil arabe, il existe une voie qu'on peut emprunter comme citoyens de l'Etat d'Israël. Citoyens au point où nous pourrions nous permettre d'être solidaires des habitants des territoires, c'est-à-dire que je me mette à agir un peu comme la gauche israélienne. Pourquoi pas ? Je n'aurais pas honte de conduire cinquante mille Arabes à Tel-Aviv. Comme Martin Luther King n'a pas eu honte à la tête de cinquante mille Noirs à Washington. (...)

En tant qu'Israélien, je n'éprouverais aucune honte à ce qu'une foule noire de monde marche sur Tel-Aviv. Car si les habitants des territoires ne peuvent agir ainsi, nous si. J'aurais dû et j'aurais pu organiser de telles processions au début de l'Intifada. Il y avait alors assez d'enthousiasme populaire pour cela. Mais nos dirigeants mouraient de peur. Ils craignaient que tous ces bons juifs qui coiffent tout le secteur [Il prononce ce mot avec la même répulsion que le mot "solidarité"] nous sourient et disent d'un ton douceâtre : « Vous voulez être comme ceux des territoires ? Allez-y ! allez-y, et essayez donc de faire quelque chose, et alors nous agirons à votre égard comme avec eux. Et surtout, souvenez-vous bien que rien n'est jamais acquis d'avance dans notre relation avec vous. Vous n'êtes ici que des hôtes que l'on tolère. Et l'on peut aussi montrer la sortie à des hôtes. »

Il a trente-cinq ans, les cheveux noirs, le visage hâlé, et porte une épaisse moustache. Il a fondé à seize ans le Comité national des lycéens arabes en Israël, qui fut la première organisation nationale de la jeunesse arabe dans le pays. Au petit matin, le jeune Bechara prenait son cartable et, au lieu de se rendre à l'école, il partait « en campagne » dans les villages de Waddi Ara et dans le triangle du sud, où il exhortait les écoliers à lutter pour une éducation égale pour tous.

« Nous avons fait fermer les écoles plusieurs fois, ce qui était déjà très militant. (...) En 1974, nous déambulions en keffieh, c'est l'époque où Arafat est intervenu à l'ONU, où l'armée égyptienne a traversé le canal de Suez ; nous partagions alors beaucoup la

souffrance palestinienne.

Aujourd'hui ? Aujourd'hui, il y a une grande différence entre nous et les Palestiniens des territoires. Notre expérience est différente de la leur. Notre souffrance aussi. Ils sont capables de mener un combat violent contre vous. Ce n'est plus le cas pour nous. Non pas en raison du Shin Bet, mais parce que nous, en nous-mêmes, nous ne sommes plus capables de voir en cela une issue. C'est en contradiction avec le tempérament de notre population qui vit avec vous depuis des dizaines d'années, qui fait partie déjà de l'économie, du quotidien et de millions d'autres choses. Les Arabes ici sont partie intégrante de toute votre histoire, même si vous n'avez pas encore compris cela.

Lorsque l'Intifada a commencé, nous avons dû prendre une décision claire et rapide : faisons-nous, oui ou non, partie du peuple palestinien ? Nous nous sommes aperçus que nos envies divergeaient sur ce point de celles des Palestiniens des territoires.

Mais sur un point il n'y a pas de différence : pour vous, aussi bien eux que nous sont ici des étrangers. Nous sommes indésirables. Rejetés. Et c'est ce qui m'amène à dire que ce que ressentaient les Arabes d'Israël à l'égard de l'Etat a fait long feu. Vous n'avez pas le droit de poursuivre ainsi. Justement par l'étiquette d'étranger dont vous m'affublez, justement parce que j'ai peur, parce que, selon vous, rien dans votre relation à notre égard ne va de soi ; il m'est permis à moi aussi que rien ne soit acquis d'avance dans ma relation avec vous...

(...) Je me demande si les Indiens d'Amérique sont capables de faire une telle chose. Si un Indien peut crier de tout son cœur : « Je suis fier d'être américain. »

— Et vous, dans cette métaphore, vous êtes l'Indien ?

— Je pense que oui. De ce point de vue, le Palestinien des territoires et moi sommes semblables. On ne veut pas de nous deux ici. On s'écarte de nous. Et moi, en plus, je suis soumis à un parfait paradoxe : je dois être un fidèle citoyen dans un pays qui proclame n'être pas le mien mais celui du peuple juif, alors qu'en dites-vous ? »

Véhément, émotif, « résistant » depuis sa plus tendre enfance, ses mouvements sont brutaux. Il donne l'impression qu'un combat se déroule en lui en permanence. Il a vécu tour à tour à

Nazareth, à Jérusalem, à Bir-Zeit. Il aime les grandes villes et les gens « divisés ».

« Il n'y a pas plus dangereux que les gens sains et satisfaits d'eux-mêmes, les gens sans contradictions ; je me méfie de ceux-là. J'aimais Berlin lorsque la ville était divisée en deux.

Maintenant je ne suis plus capable d'y aller. Elle m'a déçu. Elle est devenue normale.

— Avez-vous un lien à la terre en Israël ? demandai-je. Un lien à la nature, au paysage ? Y a-t-il quelque endroit en Israël que vous aimez tout particulièrement ?

Il laissa échapper un long ricanement.

— Voudriez-vous que je ressente quelque chose pour le Karmiel ? Pour Afula ? Il n'y a pas plus gris que ces endroits-là. A tous points de vue. Ou Migdal-Emek ? Quoi, vous me voyez aller en excursion à Migdal-Emek ? Vous trouverez chez moi une résistance plus forte que chez d'autres Arabes israéliens qui ont déjà digéré la situation et leur expérience, qui se sont mariés ici, ont eu des enfants et partent en week-end à la mer. Moi, je n'y vais pas. Je déteste le genre de côtes qu'il y a en Israël. [Il est à la fois arrogant, agressif et prétentieux, je ne peux pas le supporter.] Je me sens étranger parmi les Israéliens. Pas seulement parce que je me suis fait des taches blanches sur la carte représentant les colonies juives, j'ai aussi tout autour de moi un grand espace vide naturel. On parle toujours du lien des Palestiniens à la nature et à la terre. Moi, je n'ai aucun attrait pour la nature, ni pour les forêts, ni pour les montagnes, et j'ignore le nom des plantes et des arbres que connaissent mes amis israéliens. Dans la poésie arabe d'Israël apparaissent tous les noms de plantes, de la sarriette au basilic, moi je ne les connais pas, je ne fais aucune différence entre eux, et cela m'est bien égal. La nature, pour moi, c'est une sorte de Fonds national juif : les forêts et la flore, c'est le Fonds national juif. Tout ça n'est que superficiel et contrefait. Imaginez-vous que je sois en train de me promener dans les montagnes, comme ça, en balade, et que tout d'un coup vienne la Patrouille Verte et qu'elle me demande ce que je fais là. »

Lorsque je le rencontrai pour la première fois, il y a plusieurs années, je sentis quelque chose de menaçant en lui. Je me force

à écrire cela ici, car c'est vraiment une partie de l'histoire dans son ensemble : « quelque chose d'arabe et de menaçant », pensai-je alors. Avec son visage brun, son épaisse moustache, l'agressivité que je lui prêtais, je me le figurais, obsédé que j'étais par la peur de l'étranger, sous les traits caricaturaux de « l'Arabe ». Depuis, chaque fois que nos routes se croisent, je pense à cela : il y a un plaisir particulier, le plaisir du triomphe du faible, dans la représentation de chaque stéréotype.

Je lui demandai comment, selon lui, les Palestiniens des territoires considéraient le dilemme des Arabes d'Israël.

« Aujourd'hui, ils commencent à éprouver du mépris à leur rencontre. Si, si. Avant l'Intifada, c'était le contraire : ils étaient admiratifs. A une certaine époque, c'était même une admiration outrancière. Une admiration qui venait surenchérir sur l'expérience arabo-israélienne et qui se nourrissait de gens comme Emile Habibi et Anton Shamas. Ce qu'ils ont pu en rajouter ! Chez Shamas, la dualité s'était transformée en idéologie : "Je suis fier d'être un Arabe israélien."

Moi, par exemple, je ne suis fier de rien. De quoi devons-nous être fiers ? De ce que les Arabes d'Israël n'aient rien créé de significatif ? Ni culture, ni élite, rien. Leur situation spirituelle est choquante. De quoi peut-on s'enorgueillir ? De leur course aux professions lucratives, à l'argent, encore et encore ? De l'absence de dimension spirituelle ? Il n'y a pas même un intellectuel dont je puisse être fier. Ni philosophe, ni écrivain. Ils sont insignifiants. Ou alors on a des gens comme Emile Habibi qui forge une idéologie à partir de "l'expérience israélo-arabe", et qui, chaque fois qu'il s'exprime, proclame : " Nous sommes restés ici quarante-trois ans. " Et moi j'ai envie de lui dire : "Comment ça, vous êtes restés ? Il n'y a pas de quoi en faire un plat !" Mais chez lui, le fait de rester apparaît comme une conspiration. Vous comprenez ?" [Il se tut puis chuchota : « Des hommes se sont réunis, se sont concertés, et après un mois de longues hésitations, ils ont décidé de rester en Israël et de veiller au grain... »] Toute notre histoire à nous, les Arabes d'Israël, n'est autre que la lutte pour la survie. Ce n'est pas une lutte si héroïque que cela. Ce n'était qu'une histoire de courbettes, de beaucoup de flatteries, d'opportunisme et d'imitation du mode de

vie israélien, et lorsque finalement les Arabes, ont commencé à acquérir de l'assurance ici, ils sont devenus israéliens. Qu'y a-t-il comme symboles israélo-arabes auxquels un homme tel que moi puisse s'identifier ? Aucun. Même lorsqu'il vous semble qu'il existe un phénomène authentique comme le mouvement islamique, ça s'avère être frelaté. J'ai participé à un débat à Haïfa avec leur dirigeant, Sheikh Abdela Nimer Darwish. (...) J'ai été surpris de voir à quel point il ne comprend rien à l'Islam. Superficiel et ignorant. L'Islam pour lui n'est qu'un instrument pour arriver à ses fins politiques. (...)

Il est impossible, il est honteux de les comparer aux Palestiniens des territoires. Vous devez voir là-bas lorsque quelqu'un prononce un discours, il y a dans ses mots une histoire entière qui parle d'elle-même. Il y a des symboles, une rhétorique, de la sensibilité, une étincelle. Tandis que chez nous, à n'entendre que la moitié d'une phrase, vous sentez combien tout est vide. Notre histoire n'est que morcellement. »

Quand Bechara vint au rendez-vous, il semblait très agité : quelques instants auparavant, il été allé avec sa sœur dans un restaurant de Jérusalem-Est. Sa sœur, qui est médecin, habite à Beït-Degla et a une BX avec une plaque d'immatriculation bleue [portée par les voitures des territoires]. Mais une petite étiquette portant l'inscription « médecin » en hébreu était collée au pare-brise... [L'étiquette en hébreu a suffi pour que la voiture soit incendiée.] « Imaginez-vous seulement, soupira-t-il, que je suis resté avec des gardes-frontières à essayer qu'ensemble on éteigne le feu, et que c'était tout à fait embarrassant ! »

Il put, malgré cela, rire de cette situation et de lui-même, et nous plaisantâmes sur le fait que de là-bas ils avaient apporté l'étincelle qu'il avait désirée. Je lui demandai après cela s'il était en colère contre les incendiaires.

« Tout au contraire, dit-il aussitôt, je n'en reviens pas de voir à quel point ils ont l'œil pour les voitures israéliennes. »

Je savais déjà, après un mois environ de rencontres et de discussions, que je recevrais presque toujours une réponse à laquelle je ne m'attendais pas. Que la situation de l'Arabe d'Israël est un tel imbroglio qu'il me faut cesser d'essayer de savoir à

l'avance, et que dorénavant je me contente d'écouter, que je me dénuide face à cette complexité, que je tente de lui faire de la place. De lui faire de la place parmi nous. Comment fait-on cela ? C'est exactement la chose que nous, qui sommes majoritaires, refusons de faire avec une habile détermination. Et voici que quelqu'un, une sorte d'agent de la sécurité, nerveux, se réveille en moi, remettant de l'ordre dans ma tête. Il me semble qu'il a été alerté par les termes « leur laisser la place ». Il fait partie de moi, je l'ai rencontré plusieurs fois le mois dernier. Et à présent il exige de savoir ce que signifient exactement mes paroles : quelle place précisément faut-il leur laisser ? Et au détriment de qui ? Y a-t-il nécessité absolue d'ouvrir le débat maintenant à l'heure des discussions de paix ? Lorsque le pays tente, à bout de force, d'absorber une immense vague d'immigration ? Il parle et quelque chose de désagréable m'apparaît petit à petit : que lorsque Asami Bechar souhaite par exemple « qu'une foule noire de monde marche sur Tel-Aviv », quelque chose en moi recule, se rétracte.

Et soudain, me voici devenir moi-même celui qu'on interroge : jusqu'à quel point mon désir de coexistence avec les Palestiniens en Israël est-il véritable et sincère ? Suis-je tout entier derrière les mots « leur faire de la place parmi nous » ? Est-ce que je saisis réellement le sens d'une coexistence judéo-arabe ? Et qu'exigent-ils de moi en tant que juif en Israël ? Quelle place suis-je prêt à « leur » octroyer vraiment dans l'Etat juif ? Me suis-je seulement une seule fois imaginé en détails et concrètement un mode de vie démocratique, pluraliste et égalitaire en Israël ?

Toutes ces questions se bousculaient en moi et me prenaient au dépourvu : une image abstraite, peut-être aussi simpliste, d'une existence en commun était ancrée en moi depuis le début, et c'était la raison pour laquelle je battais la campagne, en voulant bien sûr convaincre d'autres de cet impératif. Mais voici que l'enveloppe idéologique se déchirait très vite, et que sa substance se vidait, revendicatrice, menaçante, attirante, ébranlant les barrières psychologiques.